

« Mettre à distance les obscurités contemporaines, c'est ce que permet la science-fiction. » Entretien avec Anne Besson

Frédéric Guignard, Université de Lausanne 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Frédéric Guignard, « "Mettre à distance les obscurités contemporaines, c'est ce que permet la science-fiction." Entretien avec Anne Besson », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 151-156. doi.org/10.51777/relief17713

« Mettre à distance les obscurités contemporaines, c'est ce que permet la science-fiction. » Entretien avec Anne Besson

FRÉDÉRIC GUIGNARD, Université de Lausanne

Résumé

A partir de son compte rendu sur *Les pouvoirs de l'enchantement*, publié ailleurs dans ce numéro de *Relief*, Frédéric Guignard s'entretient avec Anne Besson à propos de la fantasy et de la science-fiction. Spécialiste en vue de ces littératures de l'imaginaire, celle-ci revient sur les modalités didactiques qu'elle adopte à la fois dans son parcours de chercheuse et les ouvrages critiques qui le balisent mais aussi celles qu'elle repère dans le rapport des œuvres de fiction aux discours savants qui les sous-tendent parfois (sciences « dures » pour la SF, histoire pour la fantasy). Soulignant le caractère « pragmatique » de sa démarche, elle explicite sa réticence vis-à-vis des visions émerveillées du « laboratoire de l'imaginaire », soit des conceptions fortes du pouvoir et de l'autonomie du littéraire, particulièrement lorsqu'on s'intéresse à des objets tirés de la culture populaire.

Frédéric Guignard (FG) – Votre ouvrage Les pouvoirs de l'enchantement suit une voie intermédiaire intéressante entre « vulgarisation » grand public et références académiques. Pouvez-vous nous guider sur son processus d'écriture et son lectorat supposé ? S'agissait-il d'abord d'une commande d'éditeur ?

Anne Besson (AB) – Après *Constellations* en 2015, très gros ouvrage que j'ai mis de longues années à terminer, souvent qualifié de dense ou d'exigeant par ceux et celles qui l'ont lu, souvent d'ailleurs par petits bouts, j'avais envie de revenir à un format plus proche de celui expérimenté pour mon ouvrage *La fantasy*, pour le coup une commande d'éditeur.

Je souhaitais mettre par écrit les réflexions qui me semblaient des préalables à une conversation médiatique que je voyais monter sur la dimension « politique » des littératures de l'imaginaire : on confond beaucoup d'aspects différents sous ce même programme, et il y avait lieu d'opérer un certain nombre de rappels, théoriques et historiques, pour contextualiser et cadrer cette question. *Les pouvoirs de l'enchantement*, c'est l'introduction que je n'avais pas l'occasion de développer lors de prises de parole toujours trop brèves dans les occasions médiatiques ou académiques.

Je me suis donné la contrainte d'un texte court et accessible. Je voulais limiter au maximum les notes, et c'est un véritable défi d'écriture ! Cependant, les éditeurs de sciences humaines plus grand public qui me contactent régulièrement pour écrire de la « grande vulgarisation » n'ont pas trouvé du tout que c'en était. Disons que c'est le maximum que je puisse faire pour produire un livre pas trop (excessivement) ardu à aborder et cependant (à peu près) conforme à ma pensée.



FIG. 1. Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*, Paris, Vendémiaire, 2021

FG – L'aspect didactique de la science-fiction, objet du présent dossier, mais plus généralement des littératures de l'imaginaire semble particulièrement manifeste dans votre propos. Quels seraient selon vous les éléments poétiques qui favoriseraient leur propension à la transmission (de valeurs, de grilles d'analyse voire de méthodes heuristiques) ?

AB – Tolkien écrivait, à propos de l'évolution morale représentée dans les histoires de Faërie (« qu'à la verte jeunesse, godiche et égoïste, le danger, le chagrin et l'ombre de la mort peuvent conférer la dignité, et parfois même la sagesse ») que « c'est une des leçons données par les contes de fées (si l'on peut parler de leçons pour des choses qui ne font pas de cours) ». On peut s'accorder sur le fait que le déport, le pas de côté ou la défamiliarisation, assurés par le choix d'un cadre spatio-temporel futur ou alternatif, constitue la grande force des littératures de l'imaginaire qui échappent par là à des formes de moralisation explicites qui ne seraient pas aussi bien perçues par leurs lecteur·rice·s – et ce même si les idéologies propres à chaque époque s'y laissent bien souvent lire. J'utilise pour ma part le terme de didactique essentiellement, si ce n'est exclusivement, pour le cas des littératures pour la jeunesse, dont il s'agit historiquement d'un des objectifs.

On a tous en tête les « segments pseudo-didactiques » identifiés par Richard Saint-Gelais, pour désigner la façon dont la science-fiction dans un premier temps de son évolution s'efforçait de se conformer à la nécessité, dès lors qu'on veut proposer une « encyclopédie » qui comporte une part de « xéno », de décrire les éléments saillants du *worldbuilding*, ses principaux *novums*. Cela produit, y compris dans les variantes plus contemporaines de SF qui s'efforcent de nous plonger dans le monde et de nous laisser le découvrir au fil des pages, un effet de loupe, une focalisation sur des secteurs bien précis de la diégèse, très éclairés quand bien d'autres restent dans l'ombre – et donc une efficacité dans la mise en lumière des problématiques qui y sont directement liées : bien des dystopies se concentrent sur la dénonciation d'une dérive socio-politique bien précise, évacuant largement la complexité d'un monde plus complet ; dans *La fille automate* de Paolo Bacigalupi, que je choisis à dessein pour l'effet de profusion de son *worldbuilding*, dans la touffeur de laquelle la lectrice est d'emblée plongée, l'essentiel de l'histoire future aboutissant à l'espace-temps de la diégèse est lié à un point précis, la privatisation des semences et de leur génomes qui a tragiquement mal tourné. Ici ce point focal mêle donc les dimensions scientifiques (résistance insuffisante aux épidémies, piratage) et politiques (capitalisme prédateur, marchandisation du vivant, dérive libérale), comme la science-fiction à son meilleur. Mettre à distance les obscurités contemporaines, c'est ce que permet la « conjecture rationnelle » de la science-fiction, mais aussi d'une autre façon le retour au passé imaginé de la fantasy.

FG – Par ailleurs, la médiation liée aux recherches académiques portant sur les littératures de l'imaginaire vous semble-t-elle d'une plus grande pertinence ou nécessité en tant qu'elles parlent des genres populaires ? On pourrait faire le constat d'une disparité assez nette avec la recherche en littérature « générale », où la didactique est avant tout scolaire.

AB – Je ne suis pas sûre... La didactique de la lecture par exemple, discipline des sciences de l'éducation, se penche sur des corpus divers, appartenant largement aux littératures pour la jeunesse tous genres confondus. Et les travaux de littérature générale se « médiatisent » comme les autres : pensez à un chercheur comme Alexandre Gefen, entre autres, très médiatique (sans aucune nuance péjorative) – qui sait faire parler de ses objets d'étude via des canaux de grande diffusion, alors qu'il n'y est jamais question que de littérature contemporaine « blanche ». La distinction passe peut-être davantage entre sujets d'actualité et œuvres patrimoniales, les secondes étant davantage l'objet exclusif de la transmission scolaire en dehors de moments de célébration spécifiques (commémorations, rééditions).

Quant à la science-fiction, une bonne part de sa médiation se joue sur les rapports entre sciences et littérature, à l'initiative des sciences dures qui ont besoin, vis-à-vis de leurs financeurs, de démontrer leur capacité à parler au grand public et pour cela instrumentalisent les fictions de l'imaginaire – à mon avis du moins et jusqu'à un certain point, car les chercheurs en littérature y trouvent aussi leur compte. En fantasy, l'équivalent existe avec l'Histoire : qu'est-ce que telle ou telle œuvre nous apprend de l'histoire ?, avec toujours l'idée en arrière-plan que telle est la principale justification qu'on peut leur accorder.



FIG. 2. Anne Besson. Photo : collection privée.

FG – Estimez-vous que l'académie a un rôle actif à jouer à cet égard (rôle que vous endossez volontiers), notamment sur les questions politiques, ou, dans votre cas particulier, répondez-vous simplement à des sollicitations qui proviennent du public (conventions, salons, médias) ?

AB – Pour ma part, ma participation à la médiation/médiatisation des genres de l'imaginaire émane de sollicitations – je terminais ma thèse quand sont sortis les films adaptés du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien ou les derniers volumes de Harry Potter, et j'ai tout de suite été « en première ligne » pour en parler. Même pour les MOOC dont j'ai assuré la direction scientifique, bien plus tard, ou encore le site conçu avec les éditions numériques de la BnF (*Fantasy, retour aux sources*), chaque fois ce sont les équipes qui souhaitent que ces projets existent qui sont venues me chercher. Les sujets sur lesquels je travaille sont « populaires », au sens où ils sont susceptibles de rencontrer un succès public justifiant les dépenses importantes investies dans ces opérations de communication ; et je suis identifiée comme susceptible d'apporter un contenu de qualité sous une forme accessible.

Si je m'y suis volontiers prêtée, c'est qu'il me semblait trouver là une véritable utilité à mon travail – une question qui se pose pour la recherche universitaire. J'ai ainsi mis à disposition des amateurs, de fantasy en particulier, des ressources qui n'existaient pas auparavant et qui contribuent à une meilleure (re)connaissance du genre. Ce travail a permis aussi une collaboration entre « fans » et universitaires sur ces sujets-là, ce qui est très loin d'être le cas partout et bénéficie aux deux groupes. Ce rôle que je joue à l'interface de l'université et des publics, comme en formant des promotions successives d'étudiant-e-s qui se reportent à mes travaux, constitue à mes yeux ma contribution principale au champ.

FG – Si vous restez généralement prudente dans vos hypothèses malgré les enjeux plutôt crispants traités dans le livre, vous avez en revanche une position plutôt tranchée en ce qui concerne le « potentiel disruptif » du « laboratoire de l'imaginaire », comme vous le nommez (à savoir la prétention du conjectural de pouvoir imaginer ce qui n'est pas, de faire des propositions inédites) :

selon vous, la sociopoétique ne fonctionne que dans un seul sens, soit depuis le monde social à la fiction, qui représente en fait toujours ce qui est déjà remis en question dans d'autres types de discours. N'accordez-vous donc pas de crédit à la possibilité inverse, à savoir le débordement des imaginaires produits dans les récits vers des pratiques sociales, communautaires, potentiellement émancipatrices ?

AB – Désolée, mais je suis pragmatique – autant dans ma saisie théorique de la fiction que par ma personnalité tournée vers l'action. Et donc, en dépit de mon optimisme légendaire (« l'optimisme de la volonté » que conformément à la réflexion de Gramsci je m'efforce de toujours combiner et de faire triompher sur le « pessimisme de l'intelligence », car sinon que faire sinon désespérer ? – et il est hors de question que je m'en tienne là), il ne me semble que ce « ruissellement » se produise. Ou plutôt : les fictions certes inspirent indéniablement ceux et celles qui les lisent, et je ne nie absolument pas l'importance de notre vie mentale. À titre individuel, la rencontre avec une œuvre peut être un levier d'empouvoirement, et les fictions constituent un des canaux de diffusion des imaginaires d'une époque, croisant ici, suscitant ou alimentant la réflexion des sciences humaines. Mais il est clair par exemple que les œuvres de science-fiction féministes de la fin des années 1960 et des années 1970 ne produisent pas de fruits dans les décennies qui suivent – elles sont victimes du *backlash*, et ne ressurgissent qu'à l'occasion d'un nouveau cycle où ces questionnements ont à nouveau fait leur apparition dans la société. L'impact, le succès et la diffusion constituent aussi des facteurs décisifs : la télé-réalité ou les fictions *prime time* de la télévision publique française, quoique scénaristiquement pauvres, très caricaturales dans leurs portraits, ont sans nul doute fait davantage avancer la normalisation de l'homosexualité par exemple dans les années 1990 et 2000 que la pensée *queer* et les fictions qui lui donnent corps.

Mon optimisme ne s'appuie donc pas sur un report possible des solutions fictionnelles dans le réel, mais sur les attitudes mentales suscitées par les fictions d'autres mondes : le fait même qu'elles permettent et entretiennent l'espoir, voire l'enthousiasme, la créativité, le désir d'engagement, l'émotion, la foi peut-être, autant de ferments révolutionnaires à opposer à toute forme de résignation. C'est là le propre de la fiction, nous donner accès à d'autres vies que la nôtre, exalté dans les littératures de l'imaginaire par l'ampleur de l'altérité ainsi accessible. Ce que je déteste dans le « laboratoire de l'imaginaire », c'est qu'il est devenu à son tour une antienne néolibérale, selon des cycles de récupération ultra-rapides auxquels il nous faut être très attentif·ve·s – c'est devenu un discours managérial, une incitation au « disruptif ». Irène Langlet consacre un beau chapitre à cette tendance dans *Le Temps rapaillé*.

FG – Le paradigme fonctionnaliste revient à plusieurs reprises dans Les pouvoirs de l'enchantement comme arrière-fond idéologique des motivations contemporaines de lecture ; vous paraît-il vraiment décrire ces pratiques de réception des œuvres ? N'est-il pas une forme d'instrumentalisation assez pauvre de la fiction et au final éloignée des raisons subjectives qui poussent à lire (hors justifications pseudo-cognitives ad hoc) ?

AB – Attention, dans ce livre, à part de rares moments où je m’efforce de clarifier ma position (le fameux « d’où je parle »), et je le fais alors très explicitement, l’essentiel de ce que j’écris consiste en une mise à plat d’un discours contemporain (ainsi quand je parle d’« expérience de pensée »), de manière à le faire apparaître plus clairement, à permettre de le reconnaître. Et celui-ci est fonctionnaliste : les œuvres sont désormais évaluées pour une grande part à l’aune de l’hétéronomie qu’elles revendiquent, selon des critères donc qui ne leur sont pas intrinsèques mais relèvent de ce qu’elles peuvent apporter à tels ou tels discours ou réflexions d’actualité – ce que j’appelle le critère de pertinence. Quant aux « raisons subjectives qui poussent à lire », je ne suis malheureusement pas dans la tête des lecteur·rice·s et je ne peux qu’imaginer, faute de travaux d’ampleur concluant, en quoi elles consistent.

FG – Que peut-on attendre des presses Besson dans le futur : y a-t-il déjà une somme quelconque en préparation ?

AB – J’ai publié quatre ouvrages durant cette année universitaire 2022-2023 : une petite synthèse très courte, à destination des étudiants, sur *Les Littératures de l’imaginaire*, commande de la collection « L’Opportune » des Presses Universitaires Blaise Pascal, un volume d’actes de colloque, *Fantasy et médias* (colloque des Imaginales 2022), et surtout deux très gros volumes collectifs, très exigeants en termes de coordination et de délais, le *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire* (Vendémiaire) et *Fantasy et Moyen Âge* (ActuSF). Ça a été une année très chargée et même si j’ai plusieurs projets je vais prendre un peu de temps pour les mener à bien.